



Catherine Soullard

## Joies

sur *Le paradis* d'Alain Cavalier



Écrire sur *Le Paradis* ?

Des jours que je tournicote autour, que je rêve sur l'hostie couchée sur les feuilles vernissées, sur le crayon à papier Staedtler tradition HB qui vient se poser dessus « *pour que...ceux qui ne connaissent pas, l'hostie, euh...voient sa taille* », sur la tombe du petit paon, sur la souche qui sous la neige reprend vie, sur les rides somptueuses de la plus jolie fille de Lieurey, sur un cou et des mains, sur trois clous rouillés, sur un feu de branchages dans un jardin clos...

Des jours et des jours que la voix du cinéaste ne me quitte pas, que ses phrases me hantent, « *il se cache comme un enfant, il croit que je ne le vois pas* », « *je ne suis pas morte de maladie, je suis morte de t'avoir attendu* », « *tout cela n'est que l'ombre des choses à venir* », « *aujourd'hui je crois que je peux le comprendre quand il dit « je suis la vie* ».

Des jours que je tourne et vire en relisant *Les illuminations, L'odyssée, Les évangiles*, le conte du petit paon, des comptines enfantines, que j'essaie de traduire en mots ce que j'ai ressenti pendant la projection de ce film, que j'en cherche le secret, la brèche, au fond de la campagne, derrière les barrières ou les miroirs, au seuil du jardin, alors, euh, je ne sais pas, je vais essayer, lâcher, laisser aller les mots, les mêler les uns aux autres, ceux du Christ, d'Arthur Rimbaud, d'Alain Cavalier, et les miens, ils s'accorderont peut-être ? Ils diront peut-être quelque chose de l'amour de la vie, de la vie après la vie, de la résurrection, du désir d'immortalité, de l'instant solennel.

Je crois que je peux comprendre quand il dit *Je suis la vie*.

Le petit paon et sa mère, c'est l'image première, deux êtres vivants sur terre, comptant l'un sur l'autre.

Et puis très vite, il y a les trois clous dans le bois, je reviens en automne à la tombe du petit paon, le petit mort dans la terre, sous la neige, toujours là, et sur l'arbre coupé, la souche qui reprend vie.

Il y a les mots d'une mère à l'hôpital disant à son fils mourant « *Au revoir mon poussin* », pas *Adieu, Au re-voir...* C'est mon poussin. Pas c'était, c'est. C'est mon poussin pour les siècles des siècles. Reparler de cette histoire d'immortalité, remettre ça sur le tapis, ne pas mourir.

Il y a l'enfant qui rêve d'être prodigue, trouver une grande main qui guide, protège, qui

laisse aller et revenir.

Il y a Jésus, Abraham, Ulysse.

Il y a Athéna, Calypso, et cette femme, autre déesse, qui sort son mari du coma parce qu'elle vient le voir tous les jours dans le service de réanimation où il est hospitalisé et qu'elle lui parle non-stop toute la journée. Parler, lui parler pour le faire vivre, re-vivre. Il y a la force de l'amour, de la foi, des histoires. Il y a l'incarnation, la phosphorescence intérieure, le cinéma qui va jusqu'à plonger dans l'œil du cyclope, ou est-ce celui de la caméra ? Voir dans un miroir, en énigme.

Je crois que je peux comprendre quand il dit *Je suis la vie*.

La caméra cadre le cou de la jeune fille, remonte très doucement, son menton, sa bouche, son nez, pas les yeux, pas encore, arrêt de quelques secondes, pas les yeux, tout est là, puis le regard enfin, lumière du corps. C'est tout Cavalier, ce tempo-là, cette façon de s'arrêter au bord du geste, du dire, de suspendre le temps, rien qu'un peu, ô délice des délices, ces *euh* qui ponctuent le dialogue si tendrement, cette manière si gracieuse qu'a le filmeur de laisser place à l'autre, le regardeur, l'écouteur, de l'associer à son geste. Qu'il fasse quelque chose, lui aussi, qu'il complète, qu'il aime, qu'il sente. Qu'il ose. *Euh*. Je croyais à tous les enchantements... J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges. Cette ténacité insistante à s'approcher de l'émotion, à en saisir la fragilité vivante, la tension.

Je crois que je peux comprendre quand il dit *Je suis la vie*.

Rien de riche. Du minuscule monumental. Le contraste entre l'enjeu de ce cinéma et les moyens mis en œuvre. Plus c'est pauvre, plus c'est riche. Pour que dans la pauvreté, vous trouviez la richesse. Gros plans de coq, de dindon, du petit paon. Cygnes sur l'eau. Chat qui s'éloigne dans l'ombre des futaies mouvantes de la campagne normande. Parade sauvage. Défilé de féeries. Lève la tête vers la cime des arbres. L'esprit du cinéaste allié à sa main sur sa caméra numérique, ça suffit, c'est assez pour attester du mystère de la vie. Ô fécondité de l'esprit et immensité de l'univers. Coudre des images ensemble religieusement, tels ces rendez-vous de papier agrafés d'un coup sec. Bric et broc d'un dialogue presque enfantin naviguant d'Athènes à Jérusalem. Des accords mineurs se croisent et filent autour d'un petit robot rouge et d'un canard en plastique. Des jouets pour voir derrière. Pas de trafic, pas de mensonges, ni de tricheries, tout est là, frontal, caché dans l'image, et ça prend, ça croît, ça aime. C'est tout. Que mes films fassent frémir une eau dormante à l'intérieur d'un cœur. Peut-être qu'à force de filmer, on va voir enfin quelque chose, trouver le lieu et la formule, découvrir le fin mot de l'histoire.

Je crois que je peux le comprendre lorsqu'il dit *Je suis la vie*. Je suis la vie. Tout est bien.